

4^e Concours de nouvelles

(13 janvier 2016 – 29 février 2016)

Thème : écrire une nouvelle de 15 000 caractères maximum (espaces compris) commençant par la phrase suivante :

.....

1^{er}

Le choix d'une vie

(Judith Royer)

Le téléphone a sonné un après-midi du mois d'août, alors que j'étais à moitié endormi devant ma télévision. Si j'avais su ce qui m'attendait, je n'aurais jamais décroché. Tout ce qui a suivi ce coup de fil m'a amené à cet instant précis, où je suis étalé sur le sol, telle une tortue sur le dos. Mais mon destin avait réellement été scellé dix ans plus tôt, en ce jour où j'avais fait le mauvais choix...

Jeudi 6 août - 17 h

La sonnerie du téléphone me sort de ma torpeur. Depuis deux jours, il fait tellement chaud, que le moindre geste me demande un effort surhumain. Je m'extirpe tant bien que mal du canapé et attrape de justesse le combiné. À l'autre bout du fil, une voix glaciale me sort de ma léthargie. Aussitôt mon sang ne fait qu'un tour. Ce timbre... je le reconnaîtrais entre mille. Il me replonge immédiatement dans un passé que j'aurais préféré effacer. Je prononce un « allo » à peine audible, avant que mon interlocuteur n'énonce une sentence que je n'attendais plus.

— L'heure est venue de payer ta dette. Rendez-vous au parking Victor Hugo à dix-huit heures. Tu y trouveras les instructions pour remplir ta mission.

Je n'ai pas le temps de réagir, qu'il a déjà raccroché. Je reste une minute sans bouger, le combiné plaqué contre l'oreille. Le bip bip incessant me ramène à la réalité. Qui aurait cru après toutes ces années que ce jour allait arriver ? J'en étais presque venu à l'oublier, comme s'il ne s'était jamais produit, et que tout ça n'était qu'un cauchemar. Comme si j'avais encore la vie devant moi. Hélas, mes démons ont fini par me rattraper. Aujourd'hui je dois rembourser mon dû. La chaleur torride de ces derniers jours aurait pourtant dû m'alerter. La dernière fois qu'il a fait si chaud, c'était il y a dix ans, lorsque ma vie a basculé.

Me replonger dans ces souvenirs me donne des sueurs froides. Rien que d'y penser j'en ai la chair de poule. Tout avait commencé un matin, lors de l'annonce des résultats de ma faculté. J'étais recalé. J'arrivais à peine à y croire (pourtant vu le peu d'effort que j'avais fourni, ça n'avait rien d'étonnant), lorsqu'un type m'a accosté. Grand, baraqué, lunette de soleil sur le nez, tatouage sur l'avant-bras, il avait tout du mafieux. Mais je ne me suis pas méfié. Ni de lui, ni de sa proposition. Sur le coup, ça m'a même paru génial. Cet homme surgit de nulle part, voulait tout simplement réaliser mes rêves. Non seulement, il truquait les résultats pour me permettre d'obtenir mon diplôme mais il m'offrait le package qui allait avec : un poste en or que j'aurai mis des années à obtenir par mon seul effort. L'idée de refaire encore une année m'a semblé insupportable. L'idée de chercher du travail aussi. Oubliant son allure de bandit, j'ai été tenté d'accepter. Mais le marché me semblait trop beau pour être vrai. J'ai donc osé soulever une question : que devrais-je réaliser en échange ? Car je n'étais pas dupe, on ne pouvait pas m'offrir tout ça sans contrepartie. La réponse a été une évidence. Je devais juste lui rendre un petit service dans quelques années. Une sorte d'emprunt différé. J'ai expliqué que je n'avais aucun talent particulier. Au cas où, j'ai même ajouté que je ne savais pas me servir d'une arme. Le type m'a juré que ce serait inutile.

Alors que j'hésitais, un de mes camarades de classe qui venait d'être reçu est venu parader devant moi. Sa mine réjouie et son air supérieur ont suffi à me décider. Aveuglé par une vie facile, j'ai accepté l'offre de cet inconnu. À partir de ce jour, tout s'est déroulé comme dans un conte de fées. J'ai obtenu un poste de directeur dans une grosse société avec le salaire qui va avec, sans avoir aucune expérience. Tous mes

anciens camarades ont dû passer des dizaines d'entretiens pour des postes en bas de l'échelle, pendant que j'avais déjà atteint le plus haut niveau. Pour masquer mon inexpérience, je me suis entouré des meilleurs collaborateurs. J'ai d'ailleurs explosé mon budget, mais ça n'avait pas d'importance. Je me sentais tel un roi, et rien ne me faisait peur. J'ai profité à fond de mon statut et de tous les avantages qu'il m'apportait. Pendant des années, j'ai passé mon temps à voyager aux quatre coins du globe dans les endroits les plus huppés, à manger dans les meilleurs restaurants, à m'offrir les plus belles voitures. Je baignais dans le luxe, et je n'aurais changé de vie pour rien au monde.

J'ai vécu un rêve éveillé pendant cinq ans, jusqu'à ce que tout s'écroule. Une série de démissions de mes employés, lassés de trimer sans relâche sans rien obtenir en contrepartie, m'a déstabilisé. J'ai tenté de travailler par moi-même, sans succès. Ce fut la débâcle. Après une vie professionnelle passée à dépendre entièrement des autres, j'étais incapable de produire quoi que ce soit seul. Un projet difficile a fini de m'achever. À cause de mon incompetence, j'ai fait perdre des millions à ma société, et me suis retrouvé licencié pour faute grave. La descente aux enfers a continué avec le départ de ma femme, qui n'avait d'yeux que pour mon statut et mon salaire. Très vite, j'ai commencé à déprimer, et me suis retrouvé sans rien. J'étais incapable de survivre au monde sans mes repères, incapable de m'adapter, incapable de vivre dans ce monde qui me rejetait.

À l'instar de ma femme, les quelques amis que j'avais m'ont tourné le dos. J'ai fini par atterrir dans la rue. Je ne sais pas comment j'ai survécu, tant je n'étais pas fait pour ce milieu. J'ai vécu l'enfer. Après quatre années, le destin m'a finalement donné un coup de pouce, en me faisant rencontrer une bénévoles de la Croix-Rouge. Grâce à elle, j'ai remonté la pente et ai fini par retrouver un équilibre, un travail, et avec lui l'estime de soi. J'ai repris goût à la vie, et surtout aux choses simples, loin du pouvoir et des responsabilités qui ne m'avaient apporté que des ennuis.

Alors depuis que j'ai raccroché le téléphone, j'ai l'impression que ma vie s'est de nouveau arrêtée. Il y a dix ans, j'ai fait le mauvais choix en vendant mon âme au diable et maintenant je dois en payer le prix.

Jeudi 6 août - 18 h

Je suis là depuis dix minutes, mais j'ai le sentiment que ça fait des heures. Je regarde ma montre toutes les dix secondes, tant le temps semble s'étirer à l'infini. Je suis dans un état assez paradoxal. J'ai à la fois hâte que tout ça soit derrière moi, et d'un autre côté, j'ai peur de ce qui va m'arriver. Mes mains qui n'arrêtent pas de trembler trahissent l'état de nervosité dans lequel je me trouve. J'ai beau me répéter que tout va bien se passer, une petite voix dans ma tête me persuade du contraire. Je n'arrête pas de ressasser en boucle les quelques mots de la conversation téléphonique. Qu'est-ce qu'on va me demander ? Quelle est cette mission ? Qu'est-ce qui va se passer si je refuse ? À l'époque pour m'appâter, on m'avait montré l'exemple d'un homme qui avait accepté le même marché que moi. Il était aux anges. Deux ans plus tard, je suis tombé sur son nom par hasard, dans la rubrique nécrologique du journal local. Il avait trouvé la mort lors d'un accident de voiture. J'ai supposé à de la malchance, et ai préféré oublier cet incident. Maintenant que mon tour est venu de régler ma dette, son cas ne cesse de me hanter. Sa mort était-elle accidentelle ? A-t-il voulu échapper à la mission qu'on lui réservait ?

Je n'ai pas le temps de réfléchir davantage, que j'aperçois une ombre au loin, qui me fait signe de la rejoindre. Je m'avance d'un pas mal assuré, manquant de trébucher sur une bouteille de bière qui traînait au sol. Alors que je me trouve encore à quelques mètres, l'homme m'ordonne de m'arrêter. De ma position, je ne vois qu'une silhouette sombre, dont le visage est masqué par la pénombre.

— L'heure est venue de remplir ta dette, m'annonce la voix.

Sans savoir pourquoi, je rétorque :

— Et si je refuse ?

— Tu n'as pas intérêt. Sauf si tu préfères terminer ta vie aujourd'hui dans d'atroces souffrances.

Je déglutis à l'annonce de la sanction. Le ton sans appel associé à la sentence me donne des frissons, malgré la chaleur moite de cette fin de journée.

— OK. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Tu vas te rendre demain à un congrès écologique pour présenter un nouveau modèle de biocarburant en granulé.

— Pourquoi moi ? Je n’y connais rien. Je risque de dire n’importe quoi...

— Ton discours est déjà écrit. Tu n’auras qu’à l’apprendre et à le débiter à tes interlocuteurs. Tout ce dont tu as besoin se trouve dans cette mallette. Une fois terminé, tu détruiras tout ce qui s’y trouve.

Apprendre un texte et le réciter. OK. Ça devrait aller. C’est dans mes cordes.

— Mais ce n’est pas tout, m’annonce la voix.

Ah, j’en étais sûr. Ça semblait trop facile !

— Tu dois impérativement faire toucher les granulés à chaque participant, pour qu’ils saisissent l’intérêt du produit. Cette exigence est impérative. Ta tâche ne sera remplie qu’à cette condition.

Je trouve la demande étrange, mais m’attendant à pire, je suis soulagé. Je ne pose plus de questions et attends le départ de l’homme avant de m’emparer du sac posé au sol.

À mon retour chez moi, je reste une heure à fixer la mallette, sans oser l’ouvrir. Je suis tétanisé par son contenu. Sans vouloir me l’avouer, j’ai peur que toute cette mascarade ne soit qu’une mise en scène destinée à me tuer. Dans mes craintes les plus folles, le sac contient une bombe qui explosera à l’ouverture. Je finis par rassembler mon courage et par regarder à l’intérieur en prenant des précautions dignes d’un film. Au final, il n’y avait rien d’alarmant. La sacoche contient le lieu et l’heure de la conférence, mon discours, une paire de gants et des granulés en sachet hermétique. D’après les instructions laissées, je dois juste faire manipuler le biocarburant après avoir prononcé un speech de trente minutes. Me voilà rassuré.

Vendredi 7 août - 9 h

J’ai employé ma nuit à apprendre par cœur le discours vantant le combustible. À la fin, je le connaissais si bien, que j’avais l’impression d’en être moi-même le concepteur. C’est donc le cœur léger que je me rends à la conférence, prêt à accomplir ma tâche et à reprendre ma vie là où je l’avais laissée. Arrivé à destination, je pousse

les portes de l'immense bâtiment, mais mon sang ne fait qu'un tour. Les dirigeants des plus grands pays sont réunis et discutent, inconscients du trouble qu'ils provoquent en moi. Mon commanditaire s'était bien gardé de m'expliquer à qui je m'adresserais ! Mon allégresse du matin s'est envolée, et je franchis les derniers mètres, la boule au ventre.

Je prends place au pupitre, avale un verre d'eau, et manque d'en renverser partout, tant mes mains tremblent. J'ai révisé toute la nuit, et pourtant je me sens redevenu un gamin qui aurait oublié où il habite.

J'attends que les dirigeants s'installent, respire à fond, et entame mon discours, comme si ma vie en dépendait. Au fur et à mesure que je vante le produit, mon stress retombe. Je me décontracte et parviens même à lancer une blague. Devant moi, mon auditoire semble captivé, et personne n'a l'air de remarquer mon inexpérience.

Arrivé à la fin de la présentation, je sors le sachet de granulés et l'ouvre, impatient d'en finir avec cette corvée. Je jette un coup d'œil aux gants qui l'accompagne. Malgré la climatisation, la chaleur est telle, que je préfère m'abstenir de les mettre. Je sors l'échantillon à pleines mains, fais le tour de la salle, et suis les consignes à la lettre. Chacun des dirigeants touche le produit, et certains vont même jusqu'à le sentir. Je regagne l'estrade pour conclure la présentation, et ravi d'avoir enfin terminé, fourre le reste de biocarburant en vrac dans la mallette, avant de quitter la salle.

Je ne m'attarde pas dans l'endroit, et oublie la consigne de détruire la mallette, impatient de regagner le confort de mon domicile. Le trajet du retour semble durer une éternité. Pour ne pas me faire remarquer, j'ai préféré l'anonymat des transports en commun. Mal m'en a pris. Les odeurs des passagers m'incommodent, et je suis à deux doigts de vomir. Qui plus est, l'absence de climatisation rend l'air irrespirable, et la chaleur est de plus en plus étouffante. Je transpire à grosses gouttes, et manque d'air à plusieurs reprises. Pour finir, une violente douleur abdominale vient s'ajouter à mon mal-être. Je mets ça sur le compte du stress, et des émotions des dernières heures. On dirait que toute la tension que j'ai accumulée depuis la veille veut s'échapper d'un coup.

Je passe le reste du trajet recroquevillé, immobile, sans pouvoir faire le moindre geste. À bout de forces, j'arrive chez moi, dans un état proche du zombie. Le miroir me renvoie une image déplorable. Mon teint est livide et mes yeux explosés. J'attrape une bouteille d'eau qui traînait, et la descend d'un trait, tant ma gorge est sèche. Ma vision brouillée manque de m'envoyer à terre. Je m'écroule sur mon canapé, dans l'espoir que le roulis qui tanguait dans ma tête s'arrête.

La sonnerie de mon téléphone me sort de mon engourdissement. Je viens de recevoir un SMS annonçant que ma mission est un succès. Je n'ai plus aucune dette. Je suis libre. Je n'ai jamais été si heureux. Je jubile intérieurement, réservant pour plus tard ma danse de la victoire.

Fort de cette nouvelle, j'attrape la télécommande, faisant fi des douleurs qui parcourent mon corps. Après un zapping sans intérêt de plusieurs minutes, je tombe sur un flash spécial.

— Nous sommes en direct du palais Neptune. À l'heure où je vous parle, le grand rassemblement destiné à réduire notre dépendance au pétrole vient de s'arrêter prématurément suite aux décès de plusieurs participants. Depuis ce matin, les membres les plus éminents nous ont quittés. D'après une source sûre, les autorités pencheraient pour un empoisonnement collectif. Par mesure de précaution, le bâtiment a été placé en quarantaine, pour déterminer l'origine du phénomène. En attendant le résultat des analyses, je conseille à chaque individu, en particulier aux personnes âgées, ayant séjourné à proximité et étant sujet à la liste de symptômes qui va suivre, de se rendre aux urgences au plus vite.

Je ne prends pas la peine de regarder les symptômes qui défilent, tant je suis persuadé qu'ils sont identiques au mien. Dans un éclair de lucidité, je repense aux consignes que je n'ai pas pris la peine de lire en détail. Je rassemble le reste de mes forces pour les attraper. J'ai à peine saisi le papier entre les doigts, qu'une crise de convulsions me terrasse au sol. Je sens la vie qui s'échappe. Mais je veux en avoir le cœur net. Dans un effort ultime, j'attrape le papier, qui me nargue au sol.

« Produit dangereux : mettre les gants pour le manipuler. À jeter après usage. »

Une dernière pensée m'habite avant que mon cœur ne cesse de battre : qui aurait cru que la difficulté de ma mission était de supporter des gants par trente-cinq degrés ?

2^e

Tribulations

(Delphine Flauto)

Le téléphone a sonné un après-midi du mois d'aout alors que les cigales semblaient improviser un concerto assourdissant sous le soleil de Bonifacio. Elle mit du temps à réaliser que la sonnerie venait de l'intérieur de la maison de vacances qu'elle occupait depuis 15 jours.

Qui pouvait donc bien avoir ce numéro de téléphone ?!

Elle était venue ici, dans le secret le plus absolu. Elle n'avait communiqué cette adresse à quiconque afin de passer un mois de vacances solitaire, loin de tous.

Emma Conti était inspecteur à la brigade criminelle du 3ème arrondissement de Lyon. Sortie major de sa promotion de l'école nationale de police de Paris à 23 ans, elle avait passée 3 années à servir la capitale et s'était fait les dents dans les quartiers les plus sensibles de la ville.

Son parcours encourageant et les éloges de son supérieur lui avaient conféré le droit de choisir son affectation. C'est ainsi qu'elle avait opté pour la dynamique ville de Lyon. À 26 ans, une carrière prometteuse l'attendait.

En arrivant sur Lyon, elle avait aimé se sentir étrangère dans cette nouvelle ville. Son travail, ses errances dans les petites rues du centre historique et, ses passages fréquents dans les bibliothèques afin de dénicher ses prochaines lectures, suffisaient à sa nature solitaire. Elle sortait quelquefois prendre un verre ou dîner avec ses collègues mais s'attardait rarement lorsqu'ils lui proposaient de continuer la soirée en boîte de nuit.

Elle était sur Lyon depuis un an. Ses journées s'articulaient autour de son travail prenant, ses séances de sports, ses flâneries sur les marchés pour acheter des produits locaux qu'elle appréciait cuisiner et ses découvertes littéraires. Elle avait rompu avec son petit ami, flic lui aussi, quelques mois avant de quitter Paris. Depuis, aucun homme n'avait suscité son intérêt. C'est la raison pour laquelle elle fut surprise de ressentir ce genre d'émotions ce soir-là.

Elle avait rencontré Sacha dans un café littéraire de son quartier lors d'une soirée de promotion d'un roman policier. C'était une douce soirée d'automne, les rues de la ville étaient animées d'un joyeux tumulte ambulant et il régnait une ambiance bon enfant.

Lorsqu'elle pénétra dans les lieux ce soir-là, son regard fut instantanément attiré par un homme souriant et un brin énigmatique, qui discutait avec un petit groupe. Il était grand, il avait des cheveux bruns courts et impeccablement bien structurés et ses yeux noisette brulaient de passion lorsqu'il parlait. Son corps laissait entrevoir une musculature bien dessinée et il semblait parfaitement à l'aise face à son auditoire.

Emma fut sortie de son analyse par le propriétaire du café qui lui souhaita la bienvenue. Elle s'avança vers la table de présentation du livre à l'honneur et, en prit un exemplaire. Elle lut le titre : « Les démêlés de Cornouailles ». Puis, elle tourna le livre et parcourut le résumé. Aussitôt il suscita son intérêt. Elle ouvrit la première de couverture, et, éprouva un léger frisson de plaisir à la vue de la photo de l'auteur.

Ce sourire... il était aussi saisissant sur le papier qu'en version réelle. Cet homme si charismatique qui avait captivé son attention en entrant, en était donc l'écrivain. Elle ne put s'empêcher de lui jeter un regard et s'aperçut qu'il l'observait, tout en écoutant le jeune homme qui lui parlait à sa droite. Elle reposa les yeux sur le livre et apprit que Sacha Duarte était professeur au département lettres modernes à la faculté de Lettres et Civilisations et maître de conférences. « Les démêlés de Cornouailles » étaient sa 4ème intrigue policière et il vivait sur Lyon. Elle songea, en lui jetant un nouveau coup d'œil discret, qu'il devait faire des ravages auprès de ses étudiantes !

Elle était perdue dans ses pensées, en contemplant sa photo, lorsqu'une voix douce et suave, l'a sorti de sa torpeur.

--- « Êtes-vous séduite ? » Son cœur palpita. Elle leva la tête.

Il se tenait devant elle, le regard amusé et lui tendait une coupe de champagne.

Quelle drôle d'entrée en matière. Elle espérait qu'il parlait bien du livre ! Se dit-elle.

--- « Disons intriguée ... » répondit-elle.

Il lui sourit, de ce même sourire mystérieux qui l'électrisait. Merde, Emma, ressaisi toi, bon sang !

Ce n'était pas son genre de se laisser déstabiliser de la sorte.

--- Alors, laissez-moi vous offrir un exemplaire en échange de votre avis lorsque vous l'aurez lu.

--- Bien sûr. Je suis toujours curieuse de découvrir de nouveaux auteurs. Je lis beaucoup et j'avoue que les enquêtes policières me sont, quelques peu, familières.

Les yeux de Sacha se mirent à étinceler et il lui décrocha à nouveau son sourire ensorcelant.

Il prit le livre qu'il tenait sous le bras et le lui tendit.

--- Je vous retrouve d'ici peu, je vais saluer quelques---uns de mes étudiants, lui dit-il.

--- Très bien, à plus tard.

Emma se dirigea vers le fond du café littéraire et entreprit de jeter un œil aux œuvres philosophiques. Elle posa l'ouvrage de Sacha sur une étagère afin d'avoir une main libre pour attraper une œuvre de Platon. Elle avait envie de relire des classiques et, son choix se porta sur « le Banquet ».

Elle finit sa coupe de champagne et la déposa sur une table à proximité. Lorsqu'elle revint récupérer le livre de Sacha, son attention fut attirée par un morceau de papier qui dépassait des pages. Elle ouvrit le livre. À l'intérieur, elle trouva une annotation :
« Vos yeux sont si impénétrables qu'il me faudra plusieurs décennies pour percer leur mystère. Permettez--moi de vous inviter à dîner après cette séance afin que j'entreprenne cette aventure ... Sacha »

Elle se demanda à quel moment, il avait eu le temps d'écrire ce mot. Elle se tourna vers l'endroit où se trouvait Sacha et croisa son regard pénétrant et son sourire enjôleur.

La soirée fût délicate et raffinée à l'image de l'écrivain, Emma était sous le charme. Au cours de leur dîner, Emma apprit à Sacha qu'elle était inspecteur à la Brigade Criminelle. À cette annonce, elle vit une lueur de surprise passer dans les yeux habituellement si assurés de cet homme. Mais aussitôt, son émotion se transforma en admiration pour Emma. L'écrivain se montra fasciné par cette femme qui était la version réelle de ses héros imaginaires. Sacha semblait éprouvait un grand intérêt pour les enquêtes passées qu'Emma avait résolue.

Après cette soirée, ils étaient sortis ensemble régulièrement, dans des lieux éclectiques. Sacha avait emmené Emma à des concerts de jazz, à des conférences sur des thèmes variés, au cinéma, au musée, au théâtre. Il était continuellement enthousiaste et avait des idées plein la tête.

Il lui raconta qu'il écrivait depuis son plus jeune âge et qu'il avait passé son adolescence dans les livres dans le but de se sortir d'une enfance obscure. Son père,

alcoolique battait sa mère qui, avait fini par l'abandonner dans un orphelinat, afin de s'en sortir. Confié, à l'âge de 6 ans, dans une famille d'accueil, il avait grandi auprès de modèles de parents gentils mais niais et d'une sœur d'adoption, stupide et pimbêche.

Afin de fuir cette réalité décevante, il s'était mis à dévorer les livres, à plonger dans les romans, à rêver d'une vie exaltante et passionnée. Élève doué en français, puis en philosophie durant sa terminale, il poursuit ses études dans une voie littéraire en intégrant la faculté de Lettres. Au contact d'un professeur fascinant, il s'était promis qu'il serait lui-même, sur cette estrade, d'ici quelques années.

Son parcours exemplaire, lui a valu de sortir, lui aussi, major de sa promotion. Il disait à Emma, qu'à eux deux, la littérature policière allait faire des étincelles, qu'elle deviendrait sa muse pour ses prochaines énigmes.

Sacha avait autant la tête dans les étoiles qu'Emma avait les pieds sur terre. Elle aimait son côté impétueux, passionné, exaltant. Avec lui, chaque journée ressemblait à des tableaux romanesques. Il l'a fasciné. Lui, était émerveillé par la force de caractère d'Emma, sa présence imposante qu'elle dégageait lorsqu'elle se trouvait dans une pièce et le sang-froid dont elle faisait preuve en toutes circonstances.

Après 3 mois de sorties régulières, leur couple devint une évidence. Un an plus tard, ils emménagèrent ensemble. Ils s'installèrent dans l'un des quartiers les plus chics du VIème arrondissement de Lyon.

Leur appartement situé au dernier étage d'un immeuble de style haussmannien était lumineux et avait une terrasse démesurée avec une vue plongeante sur le prestigieux parc de la tête-d'or. Emma aurait voulu quelque chose de moins extravagant, mais Sacha y tenait. Il disait qu'ils en avaient les moyens, et que pour lui, son ascension mettait un point final au gâchis et aux privations de son enfance.

Leur vie était enjouée, Sacha était imprévisible et surprenant. Emma était stable et constante. Il formait un couple complémentaire et complice. Leur amour était au diapason.

Ils étaient maintenant ensemble depuis un peu plus de 2 années et leur relation n'avait rien perdu de son engouement. Leurs métiers respectifs les passionnaient autant qu'ils les accaparaient. Sacha continuait d'écrire des intrigues policières et Emma s'amusa à lui insuffler, incidemment, des idées issues de ces anciennes enquêtes.

À l'automne de leur 3^e année de rencontre, un événement avait contraint Emma à essayer de résoudre en off, une affaire qui l'impliquait personnellement.

Le meurtre d'une étudiante de 22 ans avait été commis dans l'université où enseignait Sacha. La jeune femme avait été retrouvée étranglée dans les sous-bois de Saint-Cyr-au-Mont-D'or. Compte tenu qu'elle était l'une des étudiantes de Sacha, Emma avait été écartée de l'affaire. Richard, son binôme, se vit confier l'instruction de l'enquête. Emma fulminait.

Cette absence de contact dans l'investigation irritait Emma. Elle cherchait par tous les moyens à se tenir informée de l'avancement.

En bon flic, elle posait habilement des questions à Sacha sur les interrogatoires dont il était témoin et se risquait à consulter secrètement les notes de son coéquipier. Emma avait besoin de trouver des indices qui écartait le professeur de tout soupçon. L'idée que plane le moindre doute sur son compagnon, lui était inconcevable.

Face à tant d'acharnement de la part d'Emma, Sacha devenait méfiant et la moindre dissension devenait prétexte à dispute. Pour la première fois, l'un et l'autre ressentaient qu'une distance s'immisçait dans leur couple.

Emma devenait nerveuse au fur et à mesure que l'enquête avançait. En service, elle manquait de concentration, elle travaillait tard et faisait pression sur son binôme pour qu'il lui divulgue certains éléments.

Trois mois après, ce meurtre était devenu une obsession pour Emma. Elle continuait de cumuler les indices officieusement, jusqu'à ce que son supérieur la soupçonne de marcher sur les platebandes de son partenaire.

Un matin, à son arrivée, elle est convoquée dans le bureau de son capitaine. Elle franchit la porte, et sent immédiatement un regard scrutateur se poser longuement sur elle.

--- Il me semble que vous n'avez pas beaucoup pris de vacances ces derniers temps

Inspecteur Conti.

--- Je n'ai pas besoin de vacances chef. Je vais bien ! Mettez--moi sur l'enquête de

l'université. A deux avec Richard, nous avancerions beaucoup plus vite ! s'enquit-elle.

--- C'est un ordre Emma vous m'entendez ? À moins que vous ne préféreriez être relevée de vos fonctions ?!

--- Chef, souffla-t-elle.

Le regard noir que le capitaine Savel lui lança la stoppa net.

Elle sortit de son bureau avec le sentiment d'avoir perdu une bataille dans une arène de gladiateurs.

Elle rentra chez elle et passa plusieurs jours à errer dans son appartement, retraçant toutes les informations qu'elle avait en sa possession sur l'avancement de l'enquête. Elle tournait en boucle.

Epuisée, son couple mis à mal par des disputes devenues régulières, Emma capitula. Un matin, elle laissa un mot à Sacha lui expliquant qu'elle partait se reposer quelques semaines. Elle décida de prendre un avion pour le sud de la Corse, sans rien dire de sa destination.

C'est donc exaspérée, qu'elle se leva, titubant, groggy par la chaleur harassante et marcha jusqu'au salon. Elle découvrit l'objet de son agacement, enfoui sous les coussins du canapé.

Elle prononça un allo contrarié.

--- Emma ?!

--- Richard ? ... Comment m'as-tu trouvé ?! dit-elle en réalisant la stupidité de sa question.

--- Navré de te déranger Emma, mais il faudrait que tu rentres.

--- ...

--- Sacha vient de se faire arrêter !

.....

Ticket gagnant

(Houria ELSHAFEY)

3^e

Le téléphone a sonné un après-midi du mois d'août, alors que Roger buvait son café .Boris, son meilleur ami annonçait une grande nouvelle. Leur billet de loterie sortait gagnant avec, une récompense de quatre cent mille euros à la clé. Il avait noté la combinaison gagnante et avait suivi le tirage à la télévision dans un café. Il était bouleversé. Roger lui n'avait pas encore mesuré l'ampleur de la nouvelle.

-Tu te rends compte vieux, deux cent mille euros chacun. dit-il d'une voix tremblante, il pleurait au téléphone. Bon sang, ce n'est pas possible, ça nous arrive à nous ? On est riche ... tu m'entends ?

Roger resta silencieux quelques secondes puis répondit :

-Oui je t'entends et j'ai le cœur qui bat aussi fort que le jour où j'ai pris ma fille dans mes bras pour la première fois.

Il avait presque honte de la comparaison, pourtant il ressentait les mêmes palpitations. Le rythme était effréné presque angoissant.

- Écoute vieux je ne peux pas venir maintenant je passerai chez toi, demain. Une autre vie nous attend. On va se payer du bon temps, tu peux me croire. Répliqua Boris.

-Attends Boris, Tu es sûr de ce que tu avances, tu as bien vérifié. Car si ma mémoire est bonne c'est moi qui ait gardé le billet enchaina Roger.

-Je sais tout ça, mon vieux, tu te souviens que je garde une feuille où je note tous les numéros à chaque fois que nous jouons depuis dix ans. Qu'est ce qui t'arrives Roger, tu débloques ou quoi ? Tu veux que je te donne les numéros gagnants

-Non ça ira, nous verrons tout ça quand tu passeras demain matin.

Il raccrocha et posa ses mains sur les cuisses puis se leva mais il fut incapable de faire un pas, ses jambes flageolaient. Il se rassit et frotta ses mains moites contre sa chemise. Il avait chaud et tout tournait autour de lui. Son corps réagissait au choc de la nouvelle.

Roger était un homme au train de vie modeste. Il vivait dans un camping- car depuis dix ans ; l'année où il avait été invité à prendre une retraite anticipée pour cause de suppression massive de postes dans son entreprise. Son couple n'avait pas résisté à cette épreuve et sa femme l'avait quitté pour Max Linder le chef d'atelier. Sa fille Sonia âgée de vingt- trois ans vivait déjà en couple à cette époque. Il s'était donc retrouvé seul et avait dû accepter de vendre la maison familiale. Il avait très mal vécu cette séparation il s'était senti trahi, humilié, déserté. Sa fille et son ami Boris l'avaient aidée à ne pas sombrer. Il avait donc décidé de s'éloigner de la ville qui l'avait vu grandir et d'habiter dans un camping-car à la campagne. Ce mode d'hébergement lui offrait une liberté nouvelle. Il pouvait au gré de ses humeurs partir où bon lui semblait. Toutes les semaines, il rencontrait Boris pour manger ou boire un verre et jouer leur billet de loterie. C'était une habitude que les deux amis avaient prise depuis quelques années. Aucun des deux hommes ne jouait dans l'espoir de gagner un jour. Cela appartenait à leurs habitudes de retraités avant l'heure. C'était leur petit plaisir. Manger ou boire ensemble et parier sur quelques numéros. Ils ne misaient qu'une petite somme mais cela suffisait à leur faire plaisir. Boris était le seul ami qu'il n'ait jamais eu. Ils s'étaient connus à l'école primaire et avaient partagé leur enfance et adolescence. Puis leurs chemins s'étaient séparés sans jamais

s'éloigner. La retraite leur avait permis de se rapprocher. Boris vivait seul. Sa femme n'avait pas survécu à un cancer quand son garçon avait seize ans. Il ne s'était jamais remarié et avait élevé Malik seul. À soixante-cinq ans il partageait son temps entre, son ami Roger, ses petits-enfants et quelques petits travaux subalternes pour combler ses fins de mois. Il semblait heureux même s'il regrettait de devoir compter ses revenus pour joindre les deux bouts. Il rêvait de partir en vacances avec son vieil ami Roger ou d'offrir des cadeaux à ses petits-enfants. Il avait évoqué maintes fois le sujet avec son ami.

-Tu sais Roger, j'ai l'impression que mon fils m'invite souvent à partager leurs repas parce qu'il sait que ma modeste retraite me permet tout juste de vivre. Dimanche dernier il m'a apporté une paire de pantoufles bleu marine de qualité supérieure que je n'aurais jamais pu m'offrir. Il a dû remarquer les miennes, trouées et usées. J'étais très content mais également embarrassé. J'avais honte.

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Malik est ton fils, il a tout juste envie de prendre soin de son vieux père. Je ne comprends pas pour quelle raison tu devrais avoir honte ? Tu sais tu es chanceux. J'aimerais bien que ma fille s'occupe de moi. Cela me rendrait heureux.

- J'aimerais juste pouvoir le gâter lui et sa famille de temps à autre renchérit Boris, sur un ton résigné.

Les deux amis finirent leur discussion autour d'une partie de belote.

À soixante-cinq ans Roger était un homme robuste. Ses larges épaules contrastaient avec sa taille étroite. Il avait peu de cheveux gris et un beau visage peu ridé pour un homme de son âge. Ses yeux gris reflétaient la douceur de son regard. Il aimait quitter son camping- car pour de longues balades en forêt. Il appréciait le bruissement des feuilles dans les arbres quand le vent soufflait. Le clapotis des gouttes de pluie, l'odeur de la terre humide. Un sentiment de sérénité s'emparait de son être et chassait ses inquiétudes. La solitude ne l'effrayait plus. Il l'avait apprivoisée. Il vivait modestement mais ne souffrait pas de la vie rustique qu'il menait désormais.

La nouvelle de Boris l'avait bouleversé. Elle bousculait sa vie tranquille. Deux cent mille euros. Une fortune pour lui. Cela l'effrayait. Il n'était pas aussi enthousiaste que son ami. Aussi aberrant que cela parût, Il ne voulait pas de cet argent. Il refusait de changer ses habitudes dans sa caravane comme il l'appelait pour s'installer dans un appartement ou une maison. Il avait lutté pour atteindre cette sérénité et vivre cette quiétude. Il ne souhaitait rien d'autre. Il prit la résolution de donner la moitié de cette somme à sa fille et l'autre moitié à une association

qui aidait les personnes en fin de droit à retrouver un emploi. Cette pensée l'égayait. Ça ne paraissait pas si compliqué en fin de compte. L'affaire était classée pour lui.

Le lendemain il fut réveillé par le bruit de la voiture de son ami Boris. Il était sept heures trente du matin. Boris peina à maîtriser son excitation. Roger prit le temps de préparer le petit déjeuner avant de discuter.

-Je ne te comprends pas Roger, tu viens de gagner une somme considérable et tu es là calme, à déjeuner comme si tu commençais une journée ordinaire. Donne-moi le billet, je veux le palper, sentir son doux parfum, le caresser et l'embrasser. Affirma-t-il avec entrain.

-Comme tu y vas ! Calme-toi. Regarde dans le petit tiroir de la table, près du lit répondit Roger impassible et plongeant deux morceaux de sucre dans son café.

Boris courut vers le lit et vida le tiroir de la table de chevet. Il chercha mais ne trouva aucune trace du billet vert. Il retourna vers son ami et lui montra le tiroir sans trace du billet. Roger ne comprit pas ce qui se passait. Le visage de son ami était rouge et baigné de sueur. Roger lui expliqua qu'il était persuadé l'avoir rangé dans ce tiroir

-Je ne suis pas sénile, je l'ai bien déposé dans tiroir.

-Essaie de te rappeler mon vieux. Si tu l'avais déposé dans ce tiroir, il serait là ! objecta Boris impatient.

Ils continuèrent à chercher dans chaque recoin du camping- car sans succès. Au bout de deux heures, Boris commença à montrer des signes de colère. Il tournait en rond dans le huit mètre carré de son ami. Ses pensées se bouscullaient. Où pouvait bien être ce fichu billet ? La situation lui semblait absurde ; quelque part dans cette pièce, se cachait l'objet qui pouvait changer leur vie et Ils étaient incapables de mettre la main dessus.

Roger, de son côté assis sur le lit, silencieux, affichait un regard lointain, comme s'il était absent de la scène. Il ne semblait pas dépité, il était même soulagé. Il garda ce sentiment pour lui. Boris ne pouvait comprendre.

- Il faut que l'on retrouve ce billet, tu entends ! cria Boris hors de lui. Essaie de te rappeler où tu l'as posé!

Boris ne maîtrisait plus sa rage, une grimace déformait son visage.

- Tu l'as bien mis quelque part, bon sang de merde !

Roger ne reconnaissait plus son ami, la frustration l'avait transformé en fauve indomptable. Il lui proposa de se calmer autour d'un café et de reprendre ses esprits. Boris se montra intraitable. Le billet devait être présenté au buraliste avant midi le lendemain. Dans vingt-quatre heures, il serait trop tard pour changer de vie. Il se demanda comment finirait cette histoire mais l'idée qu'il puisse passer à côté d'une telle chance le rendait furieux. Il tenta de maîtriser ses émotions et d'aider son ami à se rappeler la cache du trésor.

- Qu'as-tu fais quand tu es rentré ce jour-là ? demanda Boris inquiet. Essaie de te souvenir de chaque détail.

-Je suis rentré à la maison, je me suis préparé à manger puis je me suis allongé sur le lit, je me sentais fatigué ; quand je me suis changé j'ai extrait le billet de ma poche, enfin je crois pour le mettre dans le tiroir. .

-Tu l'as rangé ou tu crois l'avoir rangé dans le tiroir. Ça n'est pas la même chose. Tu commences à douter. Je suis sûr que tu ne l'as pas rangé sinon nous l'aurions trouvé répétait-il furieusement. J'ai l'impression que je vis un cauchemar. Je vais me réveiller, le billet sera là devant moi. Qu'est ce qui m'arrive ?

Il se dirigea vers la porte.

-Je pars prendre l'air, j'en peux plus. Je reviendrai quand je me serai calmé .J'ai l'impression que je deviens fou.

Roger se retrouva face à lui-même. Il regarda le tiroir vidé de tous ses objets renversés sur le lit. Il évaluait les dégâts. Il fallait absolument retrouver ce billet. Dire qu'il avait joué pendant des années sans penser une seconde qu'une chose pareille pût se produire. Gagner autant d'argent et ne pas souhaiter le posséder. Cela dépassait l'entendement. De quoi avait-il vraiment peur ? La perte du billet pouvait s'apparenter à un acte manqué aurait suggéré un psychologue. Inconsciemment il ne souhaitait pas posséder ce billet. Il tenta de se souvenir où il avait pu le ranger mais sa mémoire ne fonctionnait plus. Aucune information ne filtrait sur la cache du billet magique. N'importe qui à sa place aurait hurlé de rage face à une telle occasion manquée ? Lui non ! Il souhaitait retrouver le billet pour Boris. La pensée de son ami malheureux, le désespérait. Il avait gagné cet argent, il avait le droit d'en disposer comme bon lui semblait. Un sentiment de culpabilité le poussa à mobiliser ses efforts pour retrouver le trésor. Il se remémora heure par heure les actes qui avaient suivi son retour à la maison. La vision de la machine à laver le mit sur la voie. Ce jour-là il avait lavé tous ses pantalons ...

Il courut le cœur serré vers le bac où se trouvait le linge propre. Il prit le pantalon gris qu'il portait ce jour-là et fouilla la première poche arrière. Rien ! Il soupira soulagé. Il regarda dans la deuxième poche, toujours rien. Ses mains tremblaient et mille pensées lui traversaient l'esprit. Il subissait une tension colossale. Sa mâchoire tendue, se contractait. Il chercha dans la troisième poche de devant. Là, se trouvait une boule de papier ressemblant à du papier mâché. Les quatre cent mille euros étaient réduits à une boule de papier mâché ! Une douleur à la gorge l'empêcha de déglutir. Il prit le cadavre des quatre cent mille euros et se demanda comment il annoncerait la nouvelle à son ami. Comment lui apprendrait-il la disparition du trésor ? Un bruit assourdissant se fit entendre. C'était Boris qui revenait. Sans même réfléchir Roger prit les restes du billet de loterie et accueillit son ami, les mains tendus.

Boris ne comprit pas ce qui se passait, l'espace d'une seconde suffit à éclairer la situation. Il écarquilla les yeux et devint blême. Il poussa un cri strident comme s'il ressentait une douleur lancinante. Il se laissa tomber sur le lit. Des convulsions firent trembler son corps sous le choc. Soudain il se mit à sangloter.

Roger, impuissant assistait à la scène. Il aurait tout donné pour soulager son ami. Son camping-car, ses maigres économies... Il sentait les battements de son cœur contre sa poitrine. Il se sentait minable, inutile.

Boris resta un long moment allongé sur le lit de son ami. Il ne pleurait plus mais lorsqu'il se leva pour partir, il lui dit d'une voix accablée.

« Après ce qui vient de se passer, je ne souhaite plus te revoir. Ce serait insoutenable. Tu seras à jamais lié à cette mauvaise plaisanterie. Adieu. »

Il ne le revit jamais. Le lendemain Roger quitta la région pour ne plus jamais revenir.